GALERIE MÉDICALE.

EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE PARIS.

GALERIE MÉDICALE.

N° XIV.

LARREY (JEAN-DOMINIQUE).

« La gloire se doit toujours mesurer aux moyens dont on s'est servi pour l'acquérir »

(LAROCHEFOUCAULD.)

Disce, puer, virtutem, ex me, verumque laborem.

(ÆNEIDE, XII-435.)

Au mois de juillet 1766, dans le petit village de Baudéan, au milieu de la célèbre vallée de Campan, naquit un enfant dont la destinée fut bien différente de celle qu'on devait attendre. Sa naissance était obscure, sa fortune médiocre, son éducation assez négligée; toutefois, les années s'écoulent, de grands événemens ont lieu, et cet enfant devient M. le baron Larrey, commandeur de la Légion-d'Honneur, officier de l'Ordre de la Couronne de fer, chirurgien en chef de la garde impériale, du conseil de santé des armées, puis membre de l'Institut, de l'Académie royale de médecine, d'un grand nombre de sociétés scientifiques de l'Europe, inscrit honorablement sur le testament de l'empereur Napoléon, etc. Mais quelle était la force capable de changer la destinée à ce point, la puissance qui fait qu'un homme, prenant l'échelle sociale par le premier échelon, finit par se placer sur un des plus élevés, se mettre au niveau des plus grandes célébrités médicales, et acquérir une réputation européenne? Cette force n'est autre qu'une volonté inébranlable qui sait commencer et poursuivre, combattre et persévérer. Or, cette volonté, qui agit sans relâche chez les hommes célèbres, est elle-même l'effet d'un violent et secret désir de dépasser la li-

gne ordinaire, d'obtenir une position, un nom, un rang distingués, car le génie, comme tout le reste, doit avoir sa place pour avoir toute sa valeur. Mais l'homme ainsi poussé, possédé par le démon du *digito monstrari*, doit être excité par un amour extrême du travail, par une activité prodigieuse, un courage incessant, une patience à toute épreuve, une sorte de nature exceptionnelle, enfin, par tout ce qui manque à la foule. Larrey fut largement doué de ces qualités, et il suppléa par les dons naturels à ce qui lui manqua sous le rapport des soins dus à la jeunesse. Son existence fut active, aventureuse, militante; laborieux artisan de sa fortune et de sa gloire, pour lui la vie devint une perpétuelle succession de travaux, de fatigues, de dangers, de succès, de revers, au prix desquels on vend son repos, sa santé, mais aussi que couronne une belle renommée.

Dès sa jeunesse, après les élémens de l'instruction première que lui communiqua le bon abbé Grasset, on reconnut en lui les élans d'une vocation ardente pour la chirurgie, circonstance d'autant plus heureuse qu'il avait un oncle paternel exerçant cette profession à Toulouse. Le jeune Larrey se rendit donc auprès de lui pour commencer ses études médicales. Cet oncle était un excellent homme, plein de savoir, mais en même temps d'un caractère ferme, en sorte que l'élève étant toujours contenu et dirigé par le maître, les progrès du premier furent rapides et incontestables. Toutefois, impatient de s'élancer dans le monde, Larrey voulut, dès 1782, lorsque la guerre d'Amérique avait encore lieu, partir et exercer la chirurgie dans cette contrée. Ce ne fut pourtant qu'en 1787, après un examen, qu'il partit de Paris, s'embarqua sur la frégate *la Vigilante*, et fit une campagne de mer. La paix étant rétablie, il revint dans la capitale, et se mit de nouveau à étudier son art sous la direction du célèbre Sabatier, chirurgien-major des Invalides. C'est là qu'il fit preuve d'une ardeur, d'un zèle et d'une application extraordinaires; toujours le premier, comme toujours le dernier, dans les salles de l'infirmerie, il eût certes imité J.-L. Petit, qui, étant élève, se couchait, dit-on, de grand matin sur les marches de l'escalier de l'Hôtel-Dieu, pour être *bien placé* à une opération importante.

Mais de grands événemens politiques éclatent; *les temps étaient venus*...... Presque toute la nation entre dans cette lice sanglante des révolutions, qu'on dit toujours fermée et qu'on voit encore si souvent rouverte. Larrey y prit part, mais seulement comme bienfaiteur de l'humanité, n'ayant pour enseigne que le drapeau de la science, et d'autre but que d'apporter aux hommes les secours de son art et de ses talens; il accepta ce mandat, et il y resta fidèle jusqu'à son dernier jour.

C'est alors que commença pour notre illustre chirurgien cette grande, cette rude, mais brillante carrière, qui fut le fondement de sa réputation. Pendant de longues années, il parcourut l'Europe avec nos armées victorieuses, il en faisait pour ainsi dire une partie intégrante : non seulement il se distingua par les soins qu'il prodiguait aux soldats, mais aussi par les progrès qu'il fit faire à la

chirurgie militaire. Il invente de nouveaux moyens de transport pour les blessés, appelés depuis les *ambulances volantes;* il perfectionne l'art d'extraire les projectiles et les corps étrangers; il change avantageusement les modes d'amputation, et prouve qu'on doit faire cette opération immédiatement, quand elle est jugée indispensable; enfin, il simplifie les moyens de pansement. Dès ses premières campagnes, et pendant son séjour à Mayence, où il fut mis à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite, il médita ces changemens avantageux et les établit comme base de sa pratique, aussitôt que l'autorité lui fut confiée. Choisi pour diriger en partie le service de santé à l'armée d'Egypte, en 1798, il y déploya ce beau talent de chirurgien et ce grand caractère d'homme, qui depuis l'ont rendu si célèbre; dans sa partie, Larrey ne fut en rien au-dessous de ceux qui firent cette merveilleuse campagne; il y apporta largement son tribut de zèle et de lumières. Au siége de St-Jean-d'Acre, il courut les plus grands dangers pour secourir les blessés; mais il en brava depuis de plus grands encore, ceux de la contagion d'une maladie qui ne pardonne guère. Sans faste, sans bruit, tout naturellement, il exposait chaque jour sa vie en pansant des pestiférés; son courage, son sangfroid étaient tels, que les soldats disaient que la peste elle-même *n'osait le toucher.* Son exemple fut imité par ses collègues. Lorsque l'armée de Syrie revint en Egypte, tous les officiers de santé laissés à Jaffa étaient morts par suite des atteintes de la peste. Larrey avait répondu de leur courage inébranlable au général en chef, et leur mort attesta que sa confiance était bien placée. Ces hommes de cœur n'ignoraient pas qu'ils périraient à leur poste, et nul d'entre eux ne montra l'ombre d'hésitation à accepter son sort. Combien d'officiers de santé ont succombé depuis sur ce terrible *champ de bataille* des épidémies; mais la renommée a gardé le silence, leur gloire est nulle, leurs noms sont inconnus. Oh non! les bulletins ne sont pas les mêmes pour tous les courages.

En 1802, Larrey revint à Paris; le consulat était établi et il adhéra aux principes du nouveau gouvernement. Bientôt Napoléon, ayant placé la couronne impériale sur sa tête, voulut enchaîner à sa fortune tous ceux dont il avait apprécié le zèle et le dévoûment, et Larrey ne fut point oublié; il eut donc des grades, des honneurs, de la richesse, mais il n'en fut ni étonné, ni ébloui, ni séduit; de pareils hommes attachent plus de prix encore à l'honneur et à la reconnaissance. Toutefois, profitant des loisirs d'une paix de courte durée, il publia son ouvrage, Relation chirurgicale de l'armée d'Égypte, livre excellent, plein de faits et de choses, écrit avec une grande simplicité de style qui, n'ôtant rien au charme de la lecture, à l'intérêt du sujet, rappelle la manière des anciens maîtres. C'est dans cet ouvrage qu'il émet certains principes de chirurgie, que, dans la suite, il eut de trop fréquentes occasions d'appliquer. En effet, la guerre ne tarda pas à se rallumer avec fureur. Napoléon avait mis son épée pour contrepoids à toutes les couronnes, mais s'il soutint la lutte avec grandeur, ce ne fut pas sans répandre des torrens de sang français. Larrey se trouva partout,

où nos soldats avaient besoin de secours ; il avait été à la prise du Caire, il assista à celle de Madrid, à celles de Berlin, de Moscou, et deux fois à celle de Vienne; depuis la bataille des Pyramides jusqu'à celle de Waterloo, aucune grande bataille n'a lieu qu'il ne soit présent, administrant ou dirigeant les secours de la chirurgie. L'étonnante vigueur de sa constitution lui permettait de pareilles épreuves sans succomber ; c'était une de ces natures robustes auxquelles la Providence jette libéralement les principes d'une existence qui suffirait à plusieurs. Aussi toujours le même, toujours prêt, toujours prompt et ardent, jamais il ne se démentit un instant, et comme il arriva à Ambroise Paré, au siége de Metz, les soldats avaient plus de confiance en leur courage quand ils le savaient à l'armée. S'il y a des héros de destruction, de tout temps couronnés dans le temple de la gloire, pourquoi n'y aurait-il pas des héros de conservation également couronnés dans le temple de l'humanité ? Certes, notre illustre chirurgien eût obtenu dans ce dernier une place des plus distinguées. Car lui aussi *était beau* un jour de bataille ; il est en effet difficile de se faire une idée de sa vigueur, de son élan, de son infatigable activité dans ces graves circonstances. Il était partout, il était à tout; par ses ordres, par sa voix, par ses conseils et surtout par son exemple, il encourageait, il excitait, il animait ses collègues. Le jour, la nuit, à chaque heure, à chaque moment, on le voyait à l'œuvre ; quelques instans de repos lui eussent paru un vol fait à son devoir, une tache à sa conscience. A la bataille d'Eylau, il resta trente heures sans manger ; il était si empressé, si ardent à panser les blessés et à donner des ordres, qu'il fut menacé d'une paralysie de la vessie. Amis, ennemis, tous avaient droit à ses soins, il ne voyait que des êtres souffrans qui imploraient les secours de son art. Les grades plus ou moins élevés ne décidaient nullement ses prédilections ; sous l'épaulette à torsade, sous l'épaulette de laine ou le simple chevron, il ne reconnaissait que le blessé dont le sang versé pour la patrie était également noble et précieux. Après avoir opéré le maréchal Lannes, après avoir donné des soins à Duroc, l'ami intime de Napoléon, il pansait avec le même empressement le dernier des soldats, le conscrit de la veille. Ses collaborateurs, les chirurgiens, toujours ses plus chers amis, n'avaient pas plus de préférence. Notre honorable confrère, M. Tanchou, nous apprend que blessé à la bataille de Montmirail, il fut porté à l'ambulance où était Larrey. « Votre blessure est légère, lui dit-il, nous n'avons ici de *place* et de *paille* que pour les grands blessés ; cependant on va vous mettre dans cette *écurie*. » La différence dans la gravité des blessures méritait seule, à ses yeux, une attention, une préférence marquée; la vie des blessés en dépendait, et à cette époque de combats de géans où se décidait l'empire du monde, le sang du soldat comptait pour beaucoup dans la balance.

Toutefois les pansemens terminés, les opérations pratiquées, les ambulances organisées, le célèbre chirurgien se reposait à peine, car ses vives sollicitudes

reparaissaient sous une autre forme. Il fallait procurer aux blessés tous les adoucissemens que les circonstances permettaient d'obtenir, et Larrey ne s'y épargnait pas. Alors il excitait, il gourmandait, il harcelait l'administration, les généraux, les chefs de service, puis les magistrats, les habitans des villes ou des villages où l'on se trouvait, il importunait même l'empereur quand la circonstance l'exigeait. S'en prenant à tout le monde si les pauvres malades étaient privés des premières nécessités, son front devenait soucieux, son air inquiet, son humeur intraitable. *Le bouillon manque aux blessés*, se disait-on à l'oreille, notre chirurgien en chef n'est pas abordable. Un jour, il ordonna qu'on abattît ses chevaux pour remplacer les rations de viande qu'on attendait ; une autre fois, dénué de tout, manquant d'ustensiles, il fit faire à l'ambulance de la soupe dans des cuirasses ramassées çà et là sur le champ de bataille. Plus l'affaire était grave et douteuse, plus ce grand chirurgien semblait se multiplier dans son activité ; sa première et son unique pensée était les secours à porter aux blessés. Au plus fort de la bataille de Waterloo, quand le feu était aussi vif que meurtrier, l'auteur de cette esquisse et Larrey se rencontrèrent ; or voici ses paroles : *Mon cher collègue, songez à vos blessés, ne faites attention qu'à eux.* Cependant, il ajouta : *L'affaire est chaude, mais que chacun fasse son devoir, et tout ira bien.* Le dé de la fortune en décida autrement, et le malheur se montra aussi inflexible que la première avait été prodigue autrefois. Le soir même de la bataille, Larrey fut fait prisonnier, et conduit devant le général Blücher, qui le traita en ennemi généreux ; mais son impatience, son irritation, son désespoir se reportaient sans cesse sur nos soldats blessés; le champ de bataille en était couvert, il le savait et ne pouvait les secourir, préoccupation qui le tourmentait bien davantage que la triste position où il se trouvait lui-même.

Cependant la paix se fait ; le trône impérial, un instant relevé, est à jamais brisé, une prison et un tombeau solitaire au milieu de l'Océan sont le partage de Napoléon ; ce fut dans ces circonstances que Larrey revint à Paris. Tout y était changé : une ancienne dynastie avait reparu; d'autres idées, de nouveaux principes étaient en faveur ; Larrey attendit, se résigna, et il eut raison; on ne connaît pas toute la force du câble de l'espérance. En effet, la première irritation de parti apaisée, les cris impurs de la délation étouffés, on rendit justice au célèbre chirurgien de nos armées. La restauration l'accueillit bien; on ne pouvait lui rendre ce qu'il avait perdu, mais il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, que lui-même avait institué pour la garde impériale; plus tard, après la mort de Gallée, il rentra au conseil de santé des armées. Bien plus, il obtint un haut témoignage du sentiment d'admiration que son zèle et son dévouement avaient inspiré. Sur la proposition de M. de Puymaurin, appuyée par M. Benoît, très habile administrateur, la Chambre des Députés fit une loi spéciale (MONITEUR du 10 août 1818) pour autori-

ser notre illustre chirurgien à cumuler avec son traitement actif une pension de 3,000 fr. que l'empereur lui avait accordée. Larrey fut très sensible à cet hommage public rendu à ses services; le plaçant avec raison sur la même ligne que le legs de Napoléon, il disait : « Dans ce dernier, c'est un homme illustre, c'est l'empereur qui me gratifie; dans l'autre, c'est la nation elle-même qui m'honore par l'organe de ses représentans. »

Mais à l'exception de cet éclatant témoignage de gratitude publique la position de Larrey avait totalement changé; outre les dignités et les places perdues, les espérances avortées, la carrière entravée, une chose lui était singulièrement pénible, l'état de vie monotone, d'existence en quelque sorte inerte, où il était contraint de rester. Ceux qui, ayant vécu dans de hauts emplois, ont pris part aux grandes affaires, aux entreprises difficiles, ou qui ont été vivement agités par les passions politiques, n'en seront pas étonnés. Pour de tels hommes, l'action est aussi essentielle à l'ame que l'est aux poumons la faculté de respirer. Lorsque de ce tourbillon, de ce mouvement violent extérieur, il faut retomber dans les petits arrangemens de l'homme privé, dans ces paisibles occupations où les souvenirs de la veille se lient sans émotion aux soins du lendemain, l'ame éprouve un vide qui tient de près à l'ennui, au dégoût, sorte de mort anticipée. Larrey subit un pareil supplice, indépendamment des autres causes de chagrin qui l'affligeaient. Mais son esprit vigoureux ne se laissa point abattre; se livrant alors tout à la science, il rappela ses souvenirs, revit ses notes, les mit en ordre, et quelques années après il publia ses MÉMOIRES ET CAMPAGNES, ouvrage qui fut bien accueilli du public. Ce n'est point ici le lieu d'examiner les titres scientifiques de Larrey; néanmoins on peut affirmer que le livre dont il s'agit renferme des faits curieux, des observations importantes, des aperçus remarquables qui, liés avec art au mouvement historique des événemens, attachent singulièrement le lecteur. Cet ouvrage est écrit d'ailleurs avec une élégante simplicité; on y trouve cette science du style qui enchaîne le mot à l'idée, rend la pensée abstraite par l'expression la plus nette, et qui, dédaignant le luxe d'un éclat ambitieux, sait revêtir l'idée d'une sobre et discrète éloquence. On ne saurait dire qu'une grande découverte, une de ces inventions qui changent la face de la science sur un ou plusieurs points, et lui impriment une direction particulière, soit due à Larrey, peut-être moins encore de ces subtilités hypothétiques, de ces étincelantes bulles de savon qui s'échappent d'une théorie présentée avec art, avec esprit; mais il a perfectionné beaucoup de procédés chirurgicaux et d'instrumens opératoires. Sa méthode d'amputation à lambeau dans les articulations, son appareil inamovible des fractures, principe de tant d'essais et de recherches sur ce sujet, son invariable et excellente pratique sur les plaies pénétrantes de la poitrine, l'emploi hardi qu'il fit du feu par le moyen des moxas, où il dépassa Pouteau, celui des révulsifs sur de larges surfaces par des ventouses multipliées, son procédé particulier dans l'hydrocèle,

ses vues thérapeutiques sur les maladies vénériennes, etc., sont des preuves irréfragables de sa perspicacité et des progrès qu'il fit faire à la chirurgie. En général, Larrey fut l'homme de beaucoup d'idées et de peu de livres; aussi bien souvent devina-t-il ce que l'étude ne lui avait pas appris ; il possédait le grand art de *s'enseigner* lui-même. Il en résulte l'inconvénient de reproduire comme nouveau ce qui est déjà connu, mais à côté se trouve l'immense avantage de donner aux anciennes méthodes une empreinte d'originalité, indépendamment des vues tout à fait neuves et inespérées qui peuvent avoir lieu. Cette manière de chercher et d'inventer tout par soi-même, particulière à de grands chirurgiens, faisait souvent exagérer à Larrey la valeur de ses opinions; cependant combien de fois leur justesse fut-elle démontrée par la pratique des autres! Le seul reproche fondé qu'on lui fît, reproche qu'il partage avec la plupart des hommes célèbres atteints par l'âge, c'est de refuser leur assentiment aux progrès ultérieurs de la chirurgie. Ainsi Larrey combattit et nia les avantages de la lithotritie, de l'opération du strabisme, de la ténotomie, etc. A ses yeux, l'expérience n'était pas assez authenthique, assez positive. Du reste sa CLINIQUE CHIRURGICALE qu'il publia plus tard, son ouvrage intitulé RELATION MÉDICALE DES CAMPAGNES ET VOYAGES DE 1815 A 1840, prouvent que l'âge n'avait affaibli ni son zèle, ni son dévouement; il fut toujours un grand, un vrai chirurgien; or, bien des dons, bien des qualités, bien des vertus sont cachés sous ce titre.

Ce fut pendant ses travaux scientifiques, et lorsqu'il préparait ses ouvrages, que Larrey apprit la mort de l'empereur; on doit juger de sa vive et profonde douleur. Personne, d'ailleurs, n'ignore le legs de Napoléon pour l'illustre chirurgien et l'honorable témoignage qui l'accompagnait : *C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu.* Cette munificence testamentaire et les paroles d'or qui en relèvent l'éclat disent assez la haute considération de l'empereur pour Larrey? Plus d'une fois même il la manifesta dans ses conversations. « Connaissez-vous Larrey? dit-il un jour, à Sainte-Hélène, au docteur Arnott. » Sur la réponse négative du médecin anglais, il ajouta : « Quel homme, quel brave et digne homme que Larrey! que de soins donnés par lui à l'armée, en Egypte et partout!... J'ai conçu pour lui une estime qui ne s'est jamais démentie. Si l'armée élève une colonne à la reconnaissance, elle doit l'ériger à Larrey. » (PRÉFACE DES GUERRES DE CÉSAR, par Napoléon.) Voilà ce que pensait du célèbre chirurgien l'homme devant lequel s'inclinaient les rois, dont l'ambition et le génie ébranlaient l'Europe d'un bout à l'autre (1). En effet, la ligne du caractère de Larrey était si pure, si droite, si nette, que Napoléon, l'homme pénétrant par excellence, connaissant toutes les bassesses que peuvent inspirer

(1) « Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres. (Montesquieu. » DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.)

l'or et les places, ne s'y trompa nullement. Il faut avouer aussi que la reconnaissance fut égale aux bienfaits : jamais Larrey n'eut à se reprocher un instant d'oubli pour l'homme extraordinaire qui l'avait si bien connu, et chaque jour qu'il passa loin de lui fut un jour de douleur et de regrets. Larrey n'était pas, comme tant d'autres, le *très humble serviteur des événemens;* il conserva ses convictions, ses affections politiques, et si le vent de la faveur ne le courba jamais servilement, à l'époque du malheur, le culte napoléonien ne s'éteignit point en lui. Comment en eût-il été autrement? Larrey était précisément un de ces hommes tels que l'empereur les voulait : actif, zélé, dévoué, ayant cette haute capacité limitée dans son objet, mais accomplie en son genre; cette rigoureuse probité qui sert et ne flatte pas ; cette conduite régulière qui se consacre entièrement au bien du service; enfin cette puissance de travail et d'action que rien n'effraie, que rien ne lasse. Tels étaient les hommes fortement attachés à Napoléon, et qu'à son tour il couvrait de ses bienfaits, qu'il honorait de son estime, et l'illustre chirurgien ne fut inférieur à aucun d'eux dans ses attributions spéciales. Aussi quand le 15 décembre 1840, on transporta solennellement les restes de Napoléon depuis Courbevoie jusqu'à l'hôtel des Invalides, Larrey s'empressa-t-il d'accourir à ces magnifiques funérailles. Malgré un froid des plus rigoureux, malgré son âge, on le vit en costume de la garde impériale, tête nue, le cœur gonflé, les larmes aux yeux, suivre à pied le cortége depuis le départ jusqu'au lieu de la sépulture. Il fit tout ce qu'il put pour honorer la mémoire de celui qu'il avait tant aimé, tant regretté et si bien servi. « Jamais, disait-il, *mon cœur, qui, pour être vieux, n'en est pas plus dur,* ne fut plus agité, plus ému, plus brisé par mes souvenirs. »

Qu'on ne s'imagine pas cependant que Larrey tomba dans le servilisme de la cour impériale : les thuriféraires à enthousiasme continu, les courtisans sycophantes, humbles lèche-patte de tout lion au pouvoir, adorant la puissance par instinct, par habitude, si bas qu'elle soit placée, ne l'ont point compté dans leurs rangs. C'était un serviteur loyal, actif, dévoué, rien de plus. L'adulation courbée, le respect aplati, le zèle calculateur, la fadeur obséquieuse, lui étaient étrangers, et il eut auprès de Napoléon, ce qui était assez rare, de l'habileté sans finesse, de la dextérité sans fourberie, du dévouement sans bassesse. Il savait même, quand l'intérêt du service l'exigeait, combattre avec une respectueuse fermeté les opinions du maître. Déplaire à l'empereur était sans doute pour lui une mortelle angoisse; cependant il s'y condamnait quand la vérité l'exigeait. Qui ne sait qu'après la bataille de Bautzen, trois mille conscrits furent accusés de s'être mutilés volontairement ; ils allaient passer à un conseil de guerre et sans doute être décimés. Larrey combattit les préventions de l'empereur, qui, vivement irrité, nomma cependant, pour examiner le fait, la commission suivante : *Larrey*, président; *Eve*, chirurgien principal; *Charmes*, chirurgien-major; *Thibaut*, id., *Bécœur*, id. De tels noms méritent d'être conservés. Le résultat de l'enquête,

tout-à-fait favorable aux jeunes inculpés, fut présenté par Larrey à Napoléon, qui d'abord le reçut très froidement. Mais, la nuit suivante, l'empereur donna son approbation entière au rapport, en l'accompagnant d'une gratification considérable et d'une pension de trois mille francs, accordées au chirurgien dont la pénétration et la noble fermeté l'avaient préservé de commettre une affreuse injustice. Que de pareils traits ne pourrait-on pas citer de la part de l'illustre chirurgien, objet de cette esquisse! Retracer sa vie serait son éloge le plus complet.

En effet, il est des hommes qu'on a fini de louer quand on a parlé de leurs talens; pour Larrey, il n'en est point ainsi, à beaucoup près. Non seulement il se distingua dans sa profession, qu'il chérissait, parce qu'il en avait largement compris les devoirs, mais il fut encore éminent par les qualités de son ame. Pénétré de cette pieuse pensée que l'art de guérir est la charité en action, il l'exerçait dans le public avec le même zèle et le même désintéressement qu'à l'armée, n'apprenant qu'à ses dépens la très importante science du calcul de l'intérêt de l'argent et de l'intérêt des intérêts. Il aimait le luxe, la richesse, et ne s'en cachait pas; mais il se révoltait contre la fortune, si la fortune devait coûter la moindre chose au devoir, s'il fallait se précipiter dans des bassesses lucratives. Aussi fut-il du nombre de ces hommes qui enrichissent la science, mais que la science n'enrichit pas. Loin d'être un médecin tortionnaire du client, plus d'une fois il tira l'argent de sa poche pour faire exécuter ses ordonnances. Selon lui, il était impossible de bien *exercer* la profession sans cette simple méthode. Dans certaines circonstances, il eut de l'adresse, du savoir-faire, mais de ce savoir-faire permis, honorable, qui se produit sans bassesse, se fait voir sans rougir; en lui, l'homme illustre ne se montra jamais qu'avec l'honnête homme, et sa célébrité ne fut pas plus un brevet de bonheur que le bien joué de l'intrigue. Il se plaisait dans les hauts lieux de sa profession, il aimait la louange, et même l'excès en ce genre ne lui déplaisait nullement. Cependant il n'employa pour parvenir ni l'entregent subtil et délié, ni la souplesse caressante, ni la brusquerie artificieuse et calculée; tout en désirant vivement la célébrité, il consentit à passer par les rudes épreuves du temps, du travail et de la patience. Pour peu qu'on le fréquentât, on découvrait chez Larrey une cordialité franche, plutôt que cette politesse étudiée et apprêtée, parfois mêlée à ce ton de dédain enflé d'insolence, si commun aux petits hommes tant soit peu haussés par la fortune. Dès sa jeunesse, il était bon et serviable; or, le penchant à faire du bien aux autres est un signe de prédestination. Si on lui témoignait de la confiance, il s'abandonnait à ce plein et premier mouvement de bonté, de générosité qui le rendait le consolateur, l'ami, et pour ainsi dire le protecteur de tout homme souffrant. Est-il rien de plus commun que des gens d'une douceur banale, d'une bienveillance passive, qui, ne se livrant jamais, ne protègent qu'à condition, n'obligent qu'avec mesure? Larrey refusait ou promet-

tait sur-le-champ, et il tenait sa parole. Rien ne lui était antipathique comme ces semblans d'affabilité, de bienveillance, déguisant tant de fois des aigreurs cachées, converties plus tard en aversions ouvertes, en procédés odieux. Sous une écorce assez rude, on trouvait le protecteur généreux, l'homme sans déguisement; c'était, comme dit Montaigne,une ame à la *vieille marque*,toute de face et sans arrière pensée.Larrey n'était pas sans défauts; mais où est cet homme phénomène? Pour le trouver, nous faudra-t-il promener éternellement la lanterne diogénique? Y a-t-il renommée si solide, si bien cimentée d'estime et de respect dont on ne trouve le joint et le défaut? Mais au moins on ne put jamais reprocher au célèbre chirurgien d'avoir en de ces haines profondes, intimes, qui remplissent le cœur de rancune et de fiel, bien moins encore son défaut de franchise, de sincérité, de loyauté. On voyait clair dans ce cœur-là, et ce mérite si vanté et si peu commun doit consacrer à jamais son nom à la postérité, car le temple de la gloire, comme celui de la béatitude éternelle, reste fermé aux hypocrites.

Larrey était si peu dissimulé, qu'un de ses défauts, peut-être le seul, c'était la haute opinion qu'il avait de son talent et de ses travaux. Faites valoir, dit-on, ce que vous savez; c'est une sottise d'espérer que les autres vous en éviteront la peine. Poussé par l'instinct de cette maxime, Larrey se vantait avec une telle bonne foi, une si grande confiance qu'on lui pardonnait cette faiblesse, d'autant plus qu'elle n'était pas sans fondement: les faits répondaient aux paroles. Ce qu'il n'avait pas fait, il se croyait très en état de le faire, et dans son esprit, la conclusion était la même. Souvent un orgueil profond, colossal, particulier aux hommes célèbres, est déguisé avec art et caché avec soin; mais Larrey ne cachait rien; tout en dehors, il pensait, il parlait sans fard, il ne savait pas garder son orgueil au fond du cœur, à l'exemple de ceux qu'on appelle modestes. Souvent il s'élevait à lui-même un piédestal avec la même simplicité, la même confiance qu'il eût fait l'action la plus vertueuse, le sacrifice le plus grand. On a pu sourire quelquefois de sa naïve et franche immodestie, et admirer en même temps ce noble cœur plein de droiture, d'honneur, de probité et de courage, étranger à ces manœuvres d'intérêt personnel, voilées de philanthropie et d'amour de la science. Ce qu'il aimait par desssus tout, c'était de protéger, d'aider de ses conseils ou de son crédit; aussi regardait-il tout médecin ou chirurgien qu'il avait connu et un peu moins âgé que lui, comme son élève. En écrivant à feu Coutanceau, qui avait épousé une sœur de Mme Larrey, puis professeur au Val-de-Grâce, membre de l'Académie royale de médecine, connu par divers écrits, il ne manquait jamais de signer : *votre affectionné beau-frère, et ancien professeur*. Ce n'était ni orgueil, ni manie de supériorité, c'était un lien de patronage, de bienveillance et d'attachement réciproque qu'il aimait à resserrer, à prolonger avec les années. Une fois qu'il avait conçu une idée, éprouvé un sentiment profond, il ne l'oubliait que difficilement. Absolu dans ses opinions, énergique de résolution et d'action, la force

morale était chez Larrey un trait distinctif de son caractère. La force physique répondait d'ailleurs complètement à cette disposition de son esprit. Tout annonçait en lui une vigueur athlétique; court, trapu, ramassé, ce qui l'avait fait appeler en riant, par Girodet, *l'hercule-basset*, ses fortes épaules, sa large poitrine, ses membres vigoureux, ses cheveux longs et épais, caractérisaient un tempérament à toute épreuve. Sa figure, quoique peu harmonique dans l'ensemble, était expressive, animée, chaude de carnation, bronzée par le soleil d'Afrique et l'air glacial de la Russie; de ses yeux un peu saillans, partait un regard pénétrant annonçant l'homme fort, éprouvé par la fortune, qui a senti le poids d'une vie laborieuse, qui a vu de grands hommes et de grands événemens.

Cependant, sous l'enveloppe de ce corps robuste se cachait une sensibilité extrême, et la passion se mêlant vite à l'expression extérieure, il déversait en colères fugitives, en inégalités d'humeur, en impatiences nerveuses, le trop plein de ces petites irritations dont pas un cœur n'est exempt; le calme plat des ames indifférentes ou énervées lui fut toujours inconnu. Comme la plupart des hommes qui ont de la célébrité, Larrey s'était créé un *moi* immense, avide de bruit, d'éclat, souffrant, blessé, insatiable; savourant par dessus tout la louange, ne pouvant se sevrer des vapeurs de l'encens, drogue stupéfiante et enivrante, qui donne le vertige aux plus fortes têtes. C'est là, comme on sait, le côté vulnérable des hommes supérieurs; le doux, le fascinant et éternel serpent de l'amour-propre les domine aussi bien que les autres hommes, peut-être plus encore; la gloire qu'ils ont acquise ne leur suffit jamais; or, rien ne prouve davantage le vide complet des choses humaines, *le rien de tout*, selon l'expression d'un illustre écrivain.

Toutefois les travaux de Larrey continuèrent après ses premières publications. Les ans ne lui ôtèrent rien de cet amour inné de la science, de cette jeunesse d'imagination féconde en sentimens élevés Quand le temps a apporté plus de calcul dans l'esprit et moins de sève dans le cœur, que cherche-t-on? La richesse et le bien-être; le repos, une vie douce et commode, *hochet de la vieillesse*, est un but qu'on ne perd jamais de vue, fût-il imaginaire. Rien de pareil n'allait à Larrey, et l'âge, ce froid modérateur de l'enthousiasme, semblait s'être arrêté pour lui; il eut toujours quelque chose de cette force exagérée et illusoire qui caractérise la première saison de la vie. Même verdeur d'intelligence, même désir ardent de se distinguer par ses recherches, par de nouveaux travaux. Il voulait d'ailleurs soutenir son ancienne réputation, *son nom lui en imposait à lui-même*, comme il l'avouait avec une naïve sincérité; or, noblesse oblige, celle du talent comme celle de la naissance. De toutes les locutions de notre langue, celle qui inspirait le plus d'aversion à Larrey était certainement la suivante : *il a fait son temps*. Aussi, loin de croire qu'il eût fait le sien, poussé par le devoir, tout bouillant encore d'une ardeur juvénile, Larrey partit pour l'Algérie le 15 mai 1842; sa mission était d'inspecter les hôpitaux militaires; il s'en acquitta

comme toujours avec une attention, un soin religieux. Ce fut là le dernier service qu'il rendit à son pays, car c'était aussi le terme de sa vie. A son retour, pendant la traversée, il éprouva du malaise; mais à son arrivée à Toulon, on reconnut une pneumonie assez grave. Traitée méthodiquement, la maladie diminua de violence; encore quelques jours, et le rétablissement était complet; mais l'illustre chirurgien ne pouvait attendre. Madame Larrey, femme aussi recommandable par son esprit que par les qualités de son cœur, était mourante; comment se condamner à une séparation éternelle, après plus de quarante ans d'une heureuse union? Toutefois ses forces ne répondirent pas à son désir, la maladie reparut avec violence et Larrey mourut à Lyon le 25 juillet 1842, entre les bras de son digne et honorable fils. Il s'éteignit avec toute la lucidité de son esprit, toute la plénitude de son jugement, avec cette gravité paisible que l'approche de l'heure suprême imprime sur le front des justes et des forts.

Ainsi finit cette belle vie de 76 ans, vie pleine, active, énergique, marquée de labeurs, d'angoisses, d'infortunes, de dévouement, de succès et de gloire, mais toujours animée par les trois plus nobles passions qui puissent régner sur le cœur de l'homme, l'amour de l'humanité, de la patrie et de la science. Le nom de Larrey, gravé sur l'arc-de-triomphe de l'Étoile, *voûte du midi, pilastre sud-est*, est un des beaux noms de nos fastes militaires et scientifiques; c'est celui d'un véritable héros de l'humanité, dont la vie doit être une étude perpétuelle pour quiconque se consacre à l'art de guérir. Aussi les regrets universels qui se manifestèrent à sa mort, l'immense concours de personnes de toutes les classes qui assista à ses funérailles, la concession gratuite que fit la ville de Paris du terrain où l'on a déposé ses restes mortels, sont d'éclatans témoignages de la haute considération qu'on avait pour ses vertus, pour les services qu'il avait rendus à son pays.

Et moi aussi, j'ai voulu rendre un faible hommage au mérite d'un homme si justement estimé de ses contemporains. Je l'ai eu pour guide, je l'ai eu pour chef, pour collègue, pour collaborateur, pour ami; j'ai l'honneur d'être allié à sa famille. Combien de titres m'ont fait un devoir d'exprimer publiquement mes regrets et ma douleur, de jeter sur sa tombe quelques grains d'un encens qui ne s'évapore pas devant la lumière et la vérité! Loin de moi cependant l'idée d'avoir estimé, pesé une à une les feuilles de sa couronne scientifique, d'avoir fait un tableau complet des travaux et de la vie de Larrey. Je n'ai élevé qu'un modeste cippe en l'honneur du grand chirurgien, du citoyen illustre, du maître vénéré, d'un de ces hommes qui frappent la mémoire d'un souvenir ineffaçable.

Réveillé-Parise.

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE FÉLIX MALTESTE ET Cᵉ,
Rue des Deux-Portes-St-Sauveur, 18.